X

Paris, 3 juin 1840

Le correspondant de la *Gazette de Leipsick* et des petites feuilles du nord de l'Allemagne, n'a pas dérogé directement à la vérité en rapportant, avec sa jubilation servile, que la presse française n'avait pas montré à l'occasion des Juifs de Damas une sympathie particulière pour Israël. Mais cette âme véridique s'est bien gardée de découvrir la cause de cette circonstance, qui consiste tout simplement en ce que le président du conseil des ministres, M. Thiers, avait pris parti dès le commencement pour le comte Ratti-Menton, consul de France à Damas, et qu'il avait manifesté ses intentions à ce sujet aux rédacteurs de toutes les feuilles qui se trouvent maintenant sous sa dépendance. Il y a certainement beaucoup d'honnêtes gens, et de très-honnêtes gens, parmi ces journalistes, mais ils obéissent maintenant, avec une discipline toute militaire, au commandement de ce généralissime de l'opinion publique, dans l'antichambre duquel ils se réunissent chaque matin pour recevoir l'ordre du jour. Ils ne peuvent sans doute pas alors se regarder les uns les autres sans rire; car les aruspices français ne savent pas aussi bien garder leur sérieux que ces aruspices romains dont parle Cicéron. Comme on dit, dans ces audiences du matin où M. Thiers reçoit son état-major de la presse quotidienne, il prend une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mine de profonde conviction quand il parle de ces Juifs syriens qui boivent du sang chrétien à leurs fêtes de Pâques. «C'est une chose avérée, dit-il; les dépositions de tous les témoins dans l'affaire de Damas ont établi que le rabbin de cette ville a tué le père Thomas et bu son sang; — la chair a probablement servi de régal aux employés subalternes de la synagogue. Que voulez-vous! continue-t-il; — et peu à peu son front se déride et perd son sérieux d'emprunt, — que voulez-vous! chacun a son goût. C'est une triste superstition, un fanatisme religieux qui règne encore en Orient, tandis que les Juifs de l'Occident sont devenus beaucoup plus humains et plus civilisés; plus d'un parmi eux est exempt de tout préjugé, et se distingue par son goût parfait, comme par exemple M. de Rothschild qui, il est vrai, ne s'est pas converti à l'église, mais bien à la cuisine chrétienne, et qui a pris à son service le plus grand cuisinier de la chrétienté, le favori de Talleyrand, ancien évêque d'Autun. » C'est à peu près ainsi que s'exprime, dans ses audiences du matin, le fils de la Révolution. au grand mécontentement de madame sa mère, qui parfois devient toute rouge de colère en entendant dire de pareilles choses à son fils dénaturé, ou en le voyant même fraterniser avec ses ennemis les plus acharnés. On le voit notamment en bonne entente avec le comte de Montalembert, le chef ou plutôt le porte-drapeau d'une cohorte militante de néo-jésuites, dont il dirige le journal nommé *l'Univers*. C'est l'organe du parti le plus

avancé du cagotisme le plus arriéré, et ses rédacteurs, qui se distinguent autant par leur intelligence et leur érudition que par leur perfidie, sont parfois, il faut l'avouer, supérieurs à la grande masse de leurs adversaires libéraux, ces honnêtes gens bien pensant et écrivant mal, qui forment pour ainsi dire la petite bourgeoisie de la pensée. M. le comte lui-même possède beaucoup d'esprit et de talent, mais il est un étrange composé de morgue nobiliaire et de romantique bigotterie, et ce mélange se révèle le plus naïvement dans sa légende de sainte Élisabeth, princesse hongroise, qu'en parenthèse M. le comte déclare être sa cousine, et qui, d'après lui, aurait été d'une humilité chrétienne si édifiante, qu'avec sa langue pieuse elle léchait les ulcères et la teigne des mendiants les plus galeux, et que, par excès de piété, elle buvait même sa propre urine.

Par les indications que je viens de donner, on comprendra aisément le langage peu libéral des journaux d'opposition de Paris, à propos de la récente affaire de Damas. A toute autre époque ils auraient jeté les hauts cris sur le fanatisme rallumé en Orient, et sur ce misérable qui, en sa qualité de consul français dans cette contrée, couvre d'ignominie le nom de la France.

Il y a quelques jours, M. Benoît Fould a provoqué dans la chambre des députés une discussion sur la conduite du consul français à Damas. Il est donc avant tout de mon devoir de rétracter le blâme qui m'était

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

échappé dans une de mes dernières lettres sur le compte de ce député. Je n'ai jamais douté de l'esprit distingué, de la haute intelligence de M. Fould; je le regarde, moi aussi, comme une des plus grandes capacités de la chambre des députés, mais j'avais douté de son cœur. Avec quel plaisir j'avoue mon erreur quand j'ai fait injure aux gens de bien, et qu'ils réfutent mes accusations par les faits! L'interpellation de M. Fould témoigne d'autant de prudente réserve que de franche dignité. Très-peu de journaux seulement ont donné des extraits de son discours; les feuilles ministérielles l'ont même supprimé tout à fait, et ont au contraire donné tout entière la réponse de M. Thiers. Cette réponse fut un chef-d'œuvre de perfidie : en éludant la question, en prétendant qu'il taisait des choses qu'il savait, et en se donnant l'apparence d'une retenue scrupuleuse, il a su rendre suspectes les assertions les plus avérées de ses adversaires. A l'entendre parler, on aurait pu croire à la fin effectivement que le mets favori des Juifs est la chair des capucins. — Mais non, ô grand historiographe et petit théologien! en Orient non plus qu'en Occident, le vieux Testament ne permet à ses adhérents une nourriture aussi sale, l'aversion des Juifs pour toute alimentation sanglante leur est tout à fait particulière, elle se prononce dans les premiers dogmes de leur religion, dans toutes leurs lois de salubrité, dans leur cérémonial de purification, dans leurs idées fondamentales sur ce qui est pur et impur, dans cette profonde révélation

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

cosmogonique sur la pureté et l'impureté matérielles dans le monde animal, révélation constituant pour ainsi dire une morale physique, et que saint Paul, en la rejetant comme une fable, n'avait nullement comprise. — Non, les descendants d'Israël, de ce peuple de prêtres pur et élu, ne mangent pas de viande de porc, ni de vieux franciscains non plus, et ils ne boivent pas de sang, pas plus qu'ils ne boivent leur propre urine, comme faisait sainte Élisabeth, la cousine de M. le comte de Montalembert.

Ce que la sanglante question de Damas a mis au jour de plus affligeant, c'est cette ignorance des affaires orientales que nous remarquons chez le président actuel du conseil des ministres, ignorance brillante qui pourrait un jour lui faire commettre les méprises les plus graves, lorsque ce ne sera plus cette petite question sanglante de Syrie, mais bien la grande question sanglante du monde, cette question fatale et inévitable que nous appelons la question d'Orient, qu'il s'agira de résoudre ou d'en préparer la solution. Le raisonnement de M. Thiers est ordinairement juste, mais ses prémisses sont souvent fausses, tout à fait erronées, tout à fait prises au hasard. Quant aux affaires d'Orient, ses idées sont de vraies chimères écloses sous le soleil brûlant des couvents fanatiques du Liban, ou dans d'autres bouges de la superstition. C'est le parti ultramontain qui lui fournit ses émissaires, et ceux-ci lui rapportent des choses merveilleuses sur la grande puissance des

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

catholiques romains dans l'Orient, tandis qu'en réalité une levée de boucliers de la part de ces misérables chrétiens latins ne troublerait pas le sommeil d'un chien sur un cimetière musulman. Ils sont aussi faibles que méprisés. Peut-être M. Thiers s'imagine-t-il que la France, la patronne de ces Latins depuis le temps des croisades, pourra un jour par eux gagner la suprématie en Orient. Quant au véritable état des choses, il faut convenir que les Anglais en sont bien mieux informés; ils savent que cette pitoyable arrière-garde du moyen âge est de plusieurs siècles en retard sous le rapport de la civilisation, ils savent que ces Latins sont encore beaucoup plus déchus que leurs maîtres, les Turcs, et que ce seront plutôt les adhérents du symbole grec qui, à la chute de l'empire ottoman, et même plus tôt, pourront faire valoir leur importance. Le chef de ces chrétiens grecs n'est pas ce pauvre sire qui porte le titre de patriarche de Constantinople, et dont naguère un prédécesseur dans cette ville a été pendu ignominieusement entre deux chiens. — Non, leur chef est le tout-puissant czar de Russie, autocrate sacré, empereur et pape de tous les croyants de l'église grecque, orthodoxe et archi-sainte; — il est leur Messie armé qui doit les délivrer du joug des infidèles, et qui un jour, ils l'espèrent, arborera leur drapeau victorieux sur les tours de la grande mosquée de Byzance. — Oui, c'est là leur foi politique et religieuse, ils rêvent le règne universel de l'orthodoxie gréco-russe, règne qui du Bosphore doit

s'étendre sur l'Europe, l'Asie et l'Afrique. — Et ce qu'il y a de plus terrible, c'est que ce rêve n'est pas une bulle de savon qu'un coup d'air fait évanouir ; non, il contient une possibilité dont l'idée nous pétrifie comme le regard de la Méduse !

La boutade de Napoléon dans l'île de Sainte-Hélène, affirmant que le monde appartiendra, dans un avenir très-prochain, ou aux républicains, ou aux Cosaques, est une prophétie bien décourageante. Quelle perspective ! Dans le cas le plus favorable devenir des Cincinnatus, et mourir d'un ennui américain ! Pauvres petits-neveux !

J'ai mentionné tout à l'heure que les Anglais sont bien mieux que les Français au courant de toutes les affaires orientales. Plus que jamais le Levant fourmille d'agents britanniques qui prennent des renseignements sur chaque Bédouin, et même sur chaque chameau qui traverse le désert. Combien de sequins Méhémet-Ali porte dans sa poche, combien d'intestins ce vice-roi d'Égypte possède dans son ventre, on le sait exactement dans les bureaux de *Downing-Street*. Là on n'ajoute pas foi aux légendes miraculeuses de quelque pieux visionnaire ; là on ne croit qu'aux faits et aux chiffres. Mais non-seulement dans l'Orient, aussi dans l'Occident, l'Angleterre entretient les agents les plus sûrs, et au nombre de ces personnes il s'en trouve qui, outre leur mission secrète, remplissent les fonctions de correspondant pour des feuilles aristocratiques

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ou ministérielles de Londres; ces journaux n'en sont pas plus mal renseignés. Les habitudes taciturnes des Anglais, peu communicatifs par nature, sont la cause principale qui fait que le public apprend rarement le métier de ces correspondants occultes qui restent même inconnus aux plus hauts fonctionnaires du gouvernement en Angleterre; il n'y a que le ministre des affaires étrangères qui les connaisse, et il transmet cette connaissance à son successeur. Le banquier à l'étranger, qui a à faire un paiement quelconque à un agent britannique, n'apprend jamais son nom; il reçoit simplement l'ordre de payer telle somme déterminée à telle personne qui se légitimera par la présentation d'une carte, sur laquelle se trouve un simple numéro.

XI

Paris, 12 juin 1840.

Le chevalier de Spontini bombarde dans ce moment les pauvres Parisiens avec ses lettres lithographiées, pour rappeler à tout prix au public sa personne oubliée. J'ai sous les yeux une circulaire adressée par lui à tous les rédacteurs de journaux, et que personne ne veut imprimer par respect pour le bon sens, et par égard pour l'ancien renom de Spontini. L'impuissance, qui dans ces missives s'exprime ou plutôt évacue sa bile dans le style le plus baroque, est une chose aussi curieuse pour le médecin que pour le philologue. Le

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf